

L'œil et la lettre

Albert Maitre

Les modalités cliniques de la souffrance subjective semblent subir des variations en fonction du temps. C'est du moins ce qui se dégage en première approximation de la lecture des publications médicales, psychanalytiques et des médias en général. Si la fin du siècle dernier fut marquée par l'hystérie, la nôtre semble l'être par les perversions, à tel point que certains pensent devoir en protéger les enfants par une information dispensée dans les écoles.

La manière dont ce sujet est traité n'est pas sans enseignements sur le symptôme social qu'il révèle. Il y est fait davantage appel au dégoût, générant une réprobation collective, qu'à une interrogation sur la logique qui prévaudrait dans l'avènement de tels faits. On ne s'étonnera donc pas qu'après la phase judiciaire, leur traitement fasse appel à des méthodes qui vont de l'éducatif à la castration chimique. Cette volonté d'éradication est au service du refoulement de la dimension sociale du phénomène. Il s'agit, en effet, d'occulter que la modalité perverse apparaissant dans les faits divers est une tendance forte du lien social actuel. On la retrouve, par exemple, dans l'idéologie dominante aujourd'hui où, sous couvert d'un libéralisme mondialisé, version contemporaine de la maxime sadienne du droit revendiqué à jouir de son prochain sans limite, se trouve promu l'objet réel (la marchandise) comme horizon de la réalisation subjective. À la souffrance névrotique qui témoignait, au-delà d'un appel au père, d'une interrogation sur l'Autre sexe et donc sur la fonction du manque qu'il faisait ex-sister, s'est substituée une clinique où le deuil de l'objet se révèle à la fois comme insistant et impossible. En témoigne la prépondérance des dépressions, des addictions diverses, des troubles des conduites alimentaires et des perversions dans la manière dont se manifeste la souffrance subjective aujourd'hui.

C'est donc sans occulter la dimension culturelle du fait pervers que les psychanalystes ont à faire valoir un autre discours, susceptible de produire une alternative possible à l'impérieuse nécessité du passage à l'acte qui caractérise les perversions. Il y a, concernant ces formes actuelles de la souffrance subjective, un enjeu crucial pour la psychanalyse. Celle-ci a pris consistance avec Freud en proposant une autre écoute et une résolution possible du symptôme hystérique dont la médecine ne voulait plus entendre parler. Il nous appartient

aujourd'hui, si nous ne nous résignons pas à ce que la psychanalyse soit au mieux une technique à usage strictement limité aux névroses, au pire une idéologie de substitution, à approfondir les conditions de son application aux entités qui classiquement ne faisaient pas partie de ses indications : les perversions mais aussi les psychoses et les dépressions. Ceci n'implique pas qu'il y aurait à inventer des techniques propres et adaptées à chacune de ces entités. Je soutiendrais plutôt que la fonction analyste est unique, si elle se veut consistante, mais qu'elle est effectivement plus difficile à soutenir en dehors du champ de la névrose parce que les résistances de l'analyste s'y trouvent davantage sollicitées par des modalités transférentielles où l'agir s'y manifeste fréquemment. Ces situations, pour peu que l'on ne s'y dérobe pas, ne peuvent donc que nous enseigner.

Dans cet abord des perversions il convient de réexaminer les conceptions qui conditionnent notre pratique et qui, parfois, relevant des idées reçues, manifestent nos résistances. Par exemple, que les « pervers » ne s'adresseraient pas au psychanalyste et que ce serait des pratiques d'expertise qui seraient le lieu électif de leur observation. Je l'accorde volontiers pour l'aspect descriptif ; pour leur compréhension c'est autre chose. En fait, si ces journées ont lieu, c'est parce que nous étions nombreux à travailler sur ce thème, en raison même des sollicitations venant de notre pratique. Toujours parmi les idées reçues, celle selon laquelle les « pervers » ne pourraient pas s'engager dans un travail psychanalytique suivi et ne s'adresseraient à un psychanalyste que dans certaines circonstances – au décours de ruptures amoureuses par exemple –, où le scénario qui les fait consister, d'être devenu sans adresse, dégénérerait en angoisse et/ou en dépression. Et si certains sujets s'en vont dès que le scénario se reconstitue, quitte à revenir plus tard, d'autres, de plus en plus souvent semble-t-il, prennent la mesure de l'effet produit par un lieu pour parler et s'y tiennent.

Sur un plan plus théorique, nous avons aussi à réexaminer le savoir qui oriente notre pratique. La distinction par Freud des trois modalités de réfutation de la castration maternelle que sont respectivement le refoulement, le déni et la forclusion ont donné, un peu hâtivement, un soubassement psychopathologique à une conception structurelle et caricaturale de la clinique. On pensait, ainsi, avoir la raison des structures névrotique, perverse, psychotique et de leur pronostic. On était, sous un vernis psychanalytique, kraepelinien sans le savoir. C'était oublier qu'un des textes où Freud aborde ces trois modalités de jugement sur la castration, celui de *L'homme aux loups*, traite précisément de ces trois modalités simultanément présentes chez un même sujet. Ceci invalide par avance l'idée que le sujet puisse être réduit à une catégorisation psychopathologique, laquelle relèverait plutôt de la dimension scopique prévalant dans la clinique psychiatrique que de l'écoute et de la dimension littérale opérant en psychanalyse. Ces trois modalités ne sont pas objectivables en tant que telles, mais déduites des différents effets de substitution qu'elles génèrent, à savoir le symptôme, le fétiche et l'hallucination. Leur spécification relève davantage des dimensions (« dit-mensions ») du symbolique, de l'imaginaire et du réel, que d'une nosologie. Ce qu'il y a de fondamentalement structurel, le langage, imprime sa marque littérale dans ces trois dimensions. Ceci est illustré par les différentes circonstances cliniques où se manifeste le *v* romain chez l'Homme aux loups ainsi que par le cas évoqué par Freud au début de son article sur « Le fétichisme », où la particularité du fétiche se voit déterminée par l'homophonie *Glanz/glance*. Une conception structurelle qui privilégie les liens logiques imposés à la représentation du sujet par le langage est donc requise au détriment d'une conception catégorielle des formes, fussent-elles celles de la clinique classique.

Toujours dans la gamme des idées reçues, la caractérisation descriptive des perversions

en tant que déviation et régression par rapport à une norme qui serait représentée par l'acte sexuel « génital », ou bien encore par la nécessité de recourir à des « conditions extrinsèques » (fétiche) pour obtenir le plaisir, ne font qu'effleurer ce qui est en jeu dans la problématique perverse. En effet, celle-ci me semble davantage à entendre comme une modalité de traitement de l'angoisse par le passage à l'acte, selon un scénario qui s'impose de manière d'autant plus impérieuse qu'il exerce une fonction de limite vis-à-vis de l'immixtion de l'objet et de ce qu'elle suscite : la jouissance de l'Autre. Dans ce scénario la fonction du fétiche est de réintroduire un balisage phallique, assurant que le manque ne manque pas, pour soutenir la dimension désirante. Le scénario pervers apparaît donc comme un dispositif nécessaire au soutien du désir. La jouissance qui s'en éprouve constitue un point de certitude pour le sujet quant à son existence. Ce réel de la jouissance, associé au comptage inhérent à la répétition, à l'imaginaire du scénario, et au fétiche tenant lieu de Nom-du-Père, fait nœud et rend compte d'une « réussite » possible de la solution perverse et donc d'une économie du symptôme. On comprend aussi la fragilité de ce dispositif puisqu'il requiert l'affectation du fétiche à un corps pour s'assurer que le manque n'y manque pas. La défection du partenaire rend le fétiche à sa dérisoire objectalité. Sa fonction ne valant que d'une contiguïté corporelle, surgit alors l'angoisse, parfois la mélancolie et le suicide, qui sont loin d'être rares dans une telle configuration.

Freud a spécifié la perversion d'un déni de la perception de l'absence de pénis chez la mère. La perception ayant néanmoins eu lieu et ayant été prise en compte, comme l'atteste qu'il y a eu nécessité de la dénier, il s'ensuit la coexistence de deux réalités psychiques pourtant contradictoires. Pour Freud cette situation détermine un clivage du Moi.

Lacan va reprendre cette conception freudienne du déni en la précisant comme étant déni du réel de la castration. Cette formulation a le mérite de nous renvoyer, en deçà d'une réalité sensible, à la réalité psychique. En effet, si la perception de la réalité de la différence des sexes ne peut être acceptée, c'est que s'y oppose une réalité psychique où le sexe mâle serait universel. La castration (-□) ne suffit pas à récuser l'universalité phallique, puisqu'en nommant ce qui manque par la négativation d'un objet réel, elle donne corps dans l'imaginaire à la répétition de la norme phallique. Par réel de la castration il faut donc entendre ce que Lacan a nommé signifiant du manque de l'Autre, un réel du manque, sans appel, y compris du côté du signifiant, c'est-à-dire que ce S (A) est à entendre comme ce qui manque au signifiant pour faire univers du discours et plus précisément pour dire le rapport sexuel. C'est à l'énigme de ce manque que répond le fantasme comme théorie, singulière pour chacun, du désir de l'Autre. C'est parce qu'il y a refoulement du signifiant du manque de l'Autre S (A) que la perception du manque au niveau du corps – qui représente l'Autre – peut être à la fois reconnue et déniée en prenant appui sur le fétiche, lequel, n'étant que la transposition dans l'imaginaire de ce qui opère au niveau du symbolique, à savoir la fonction phallique, fait à ce titre signe du manque et conditionne le désir. Le refoulement de S (A), maintenu par l'artifice du fétiche, a pour conséquence une carence de la dimension du fantasme. Le scénario pervers en tient lieu, le fétiche y jouant la fonction du poinçon de l'algorithme lacanien du fantasme. Le clivage n'est donc pas celui du Moi, mais celui de la réalité psychique, c'est-à-dire du fantasme, laissant deux parts qui, selon le mode du choix forcé propre à celui-ci, ne s'entament pas : d'un côté un sujet non divisé par l'objet a, de l'autre des objets non marqués par la castration.

Que demande un sujet pris dans une modalité perverse à un analyste ? En général pas de le guérir de ce qui fait la singularité de sa vie sexuelle mais de le soulager d'une angoisse que

le dispositif pervers ne parvient qu'imparfaitement à juguler. À ce titre sa demande n'est pas très différente de celle du névrosé puisque, lui aussi, souhaite être soulagé de ses inhibitions et de ses symptômes, mais sans perdre la jouissance qui leur est afférente. En d'autres termes, dans les deux cas c'est un plus de jouissance qui est espéré. La difficulté de l'analyse des perversions réside dans la pratique constante du passage à l'acte qui tend à se substituer à la parole et donc aux effets de l'association libre. Nous sommes en général dans le récit répétitif du scénario et pas dans une parole susceptible de produire un savoir insu. L'analyste est sollicité comme voyeur, mais aussi dans ce qu'il pourrait laisser entrevoir des effets du récit sur sa personne, en bref de sa prise dans un scénario qui vise à l'universel dans l'espoir de faire norme, ce qui permettrait de faire l'économie de la vérité. Mais le « pervers » n'est pas plus à l'abri du transfert que quiconque, et ceci se manifeste quand le passage à l'acte prend la forme de l'acting-out, susceptible alors de relever d'un acte analytique.

Histoire de l'Œil de Georges Bataille l'illustre. Ce livre a été écrit en 1927 après une longue période d'inhibition alors que son auteur était en analyse avec Adrien Borel. Il se termine par un chapitre intitulé « Coïncidences », où Bataille nous fait part de souvenirs de son enfance qui, nous dit-il, peut-être éclairent *Histoire de l'Œil*.

En faire un résumé serait réducteur à l'égard d'une œuvre littéraire, aussi en présenterais-je quelques extraits afin de soutenir une lecture possible de cet écrit autour des trois temps logiques qu'a spécifiés J. Lacan : voir, comprendre, conclure, et aussi de mettre en évidence la dimension d'acting-out de ce livre, donc de l'adresse à son analyste où, à défaut de pouvoir dire ou être entendu, il montre.

Le temps pour voir

La première phrase d'*Histoire de l'Œil* me paraît criante de la vérité subjective en jeu, en deçà des scénarios pervers : « J'ai été élevé très seul et aussi loin que je me rappelle, j'étais angoissé par tout ce qui est sexuel. » Ce réel d'angoisse est aussitôt contenu par un scénario mettant en scène un des personnages féminins du récit, Simone, qui trempe son sexe dans une assiette de lait. « [...] je vis pour la première fois sa chair "rose et noire" qui se rafraîchissait dans le lait blanc. Nous restâmes longtemps sans bouger, aussi bouleversés l'un que l'autre. Soudain elle se leva et je vis goûter le lait le long de ses jambes jusqu'aux bas. » Nous assistons dans cette séquence à la mise en place du fétiche représenté par l'écoulement du flot laiteux, du sexe de Simone le long de ses cuisses. Mais le fétiche ne résout pas la question de l'angoisse une fois pour toutes, comme le montre la scène qui suit où le narrateur, circulant en automobile, renverse une jeune et jolie cycliste dont le cou fut presque arraché, le laissant devant « l'horreur et le désespoir provoquée par tant de chairs sanglantes, écœurantes en partie, en partie très belles... (1) » Ce temps d'exposition met donc en place l'horreur de la castration et son traitement imaginaire par l'ébauche du fétiche. On notera que le sentiment d'horreur peut lui-même subir une fétichisation.

Le temps pour comprendre

C'est le temps de la répétition de la représentation (*Vorstellung*) de l'aspect traumatique de la castration et de sa mise en scène fétichisée. Elle va être caractérisée par une

construction progressive, par déplacement, du fétiche sur un œuf qui devient l'élément nécessaire aux jeux sexuels du narrateur et de Simone. Puis entre en scène un troisième personnage, Marcelle dont le narrateur nous dit dans « Coïncidences » : « Il m'est impossible de dire positivement que Marcelle est au fond la même chose que ma mère (2). » Cette dénégation va se trouver dévoilée dans les lignes qui suivent par un certain nombre de traits communs aux deux personnages : mélancolie, suicide, des vêtements dégoulinants d'eau (cf. fétiche). Nous assistons avec ces deux personnages féminins, Simone et Marcelle, à une tentative de séparation femme/mère. L'acte sexuel ne devient d'ailleurs possible qu'en présence du cadavre de celle-ci, qui du coup prend la fonction du fétiche. Au cours des répétitions l'œuf fétichisé va être manipulé sur un mode qui évoque le jeu du Fort-Da. Il va être remplacé ensuite par un œil, le fil associatif étant la blancheur. Aucun érotisme ne se dégage de ces scènes ; le narrateur nous précise : « [...] je n'aimais pas ce qu'on appelle les "plaisirs de la chair" parce qu'en effet ils sont toujours fades ; je n'aimais que ce qui est classé comme "sale". Je n'étais même pas satisfait, au contraire, par la débauche habituelle. [celle] que je connais souille non seulement mon corps et mes pensées, mais [surtout] le grand univers étoilé. » « À d'autres l'univers paraît honnête, parce que les honnêtes gens ont les yeux châtrés. C'est pourquoi ils craignent l'obscénité. Ils n'éprouvent aucune angoisse (3). » Et ailleurs Bataille dit que c'est l'angoisse qui lui inspire continuellement la nécessité de ses actes.

À défaut du S (**A**), l'obscénité est requise sur un mode fétichisé. En souillant « l'univers étoilé », c'est-à-dire le corps de l'Autre, elle fait tache et assure que le manque ne manque pas. Ce temps pour comprendre me paraît aussi mettre en jeu ce qui insiste pour le narrateur à propos des yeux châtrés, comme s'il s'agissait de faire limite, bord à un regard omniprésent. En d'autres termes, c'est la castration qui est requise pour produire l'objet a (cf. le séminaire de Lacan sur *L'angoisse*). Ce qui permettrait de passer du scénario pervers au fantasme névrotique. Ceci suppose que l'objet a ne soit plus rapporté à un manque corporel, toujours susceptible d'être corrigé par quelques prothèses fétichisées, mais à l'effet de la lettre sur le corps comme le montre le symptôme hystérique. Ceci nous conduirait au :

Le temps de conclure

Après le suicide de Marcelle, le narrateur et Simone fuient en Espagne. « Il y avait un grand changement dans Simone après le suicide de Marcelle, elle regardait tout le temps dans le vague [...] ou si elle était encore liée à ce monde, ce n'était guère que par des orgasmes rares mais incomparablement plus violents qu'auparavant. [...] elle ouvrait d'abord des yeux incertains, devant quelque spectacle triste et obscène (4). » Un troisième personnage entre en jeu, en tant que voyeur et metteur en scène : Sir Edmond. Lors d'une corrida où un torero perd un œil, énucléé par un coup de corne, Simone introduit un testicule de taureau dans son vagin : « La couille blanche de taureau était entrée dans le cul "rose et noir" de Simone, dénudé dans la foule, l'autre, œil humain, avait jailli hors du visage de Granero [...]. Cette coïncidence étant liée à la mort et à une sorte de liquéfaction urinaire du ciel, nous rapprocha pour la première fois de *Marcelle* pendant un instant malheureusement très court et inconsistant, mais avec un éclat si trouble que je fis un pas de somnambule devant moi comme si j'allais la toucher à hauteur des yeux (5). » Dans cette séquence s'établit l'équivalence regard-testicule, c'est-à-dire objet a/sens phallique, celle-ci abolit le poinçon de l'algorithme du fantasme et donne en même

temps la raison du fétiche et sa fonction qui est de restaurer la dimension désirante (me rapprocha de Marcelle). Cette séquence va trouver un certain dénouement dans celle qui va suivre. Nous sommes dans l'église de Don Juan ; Simone, sous prétexte de confession, entraîne un prêtre dans une scène blasphématoire et sadique sous le regard et les participations du narrateur et de Sir Edmond. Le prêtre, pendant un coït, est étranglé et énucléé. Son œil est placé dans un deuxième temps dans le sexe de Simone. Cette scène provoque chez le narrateur l'effet suivant : « [...] je me trouvai en face de ce que – je me le figure ainsi – j'attendais depuis toujours de la même façon qu'une guillotine attend un cou à trancher. Il me semblait même que mes yeux me sortaient de la tête comme s'ils étaient érectiles à force d'horreur ; je vis exactement dans le vagin velu de Simone, l'œil bleu pâle de Marcelle qui me regardait en pleurant des larmes d'urine (6). »

Le narrateur n'attendait-il pas depuis toujours que la fonction de la castration, évidant l'œil, produise un regard où le désir puisse se lire comme manque, ce qui permettrait l'économie du fétiche (les larmes d'urines) ?

Après ce meurtre le trio s'enfuit déguisé en prêtres.

C'est à la suite de ce chapitre, dans « Coïncidences », que Bataille nous fait part de souvenirs de son enfance suscités par l'écriture d'*Histoire de l'œil* et qui à ses dires ne purent reprendre vie « autrement qu'après les avoir transformés au point de les rendre méconnaissables au premier abord à mes yeux et uniquement parce qu'ils avaient pris au cours de cette déformation le sens le plus obscène (7) ». Ces souvenirs concernent la cécité et la démence tabétique de son père ainsi que la mélancolie et les tentatives de suicide de sa mère. Voici ce qu'il nous dit à propos de son père : « Comme il ne voyait rien sa prunelle se dirigeait très souvent en haut dans le vide, sous la paupière, et cela arrivait en particulier dans les moments où il pissait. [...] et ses yeux étaient donc presque entièrement blancs quand il pissait, avec une expression tout à fait abrutissante d'abandon et d'égaré dans un monde que lui seul pouvait voir et qui lui donnait un vague rire sardonique et absent. [...] En tout cas, c'est l'image de ces yeux blancs à ce moment-là qui est directement liée pour moi à celle des œufs et qui explique l'apparition presque régulière de l'urine chaque fois qu'apparaissent des yeux ou des œufs dans le récit (8). »

Enfin, dernier souvenir, après une visite du médecin et alors que celui-ci s'était retiré dans une pièce avec la mère pour lui faire part de son avis : « l'aveugle dément cria devant moi avec une voix de stentor : *Dis donc, docteur, quand tu auras fini de piner ma femme !* (italiques dans le texte). Pour moi cette phrase qui a détruit en un clin d'œil les effets démoralisants d'une éducation sévère a laissé après elle une sorte d'obligation constante, inconsciemment subie jusqu'ici et non voulue : la nécessité de trouver continuellement son équivalent dans toutes les situations où je me trouve et c'est ce qui explique en grande partie *Histoire de l'Œil* (9). »

Nous pourrions en rester là, le témoignage de Bataille suffisant à montrer que, d'une part, l'analyse entreprise avec Adrien Borel lui a permis de surmonter une inhibition à écrire et, d'autre part, d'avoir une idée sur ce qui se répétait sur le mode « d'une obligation constante ». Cette analyse n'a cependant duré qu'une année environ, si l'on en croit son biographe Michel Surya, ce qui semblait courant à l'époque. Époque où il arrivait qu'analysant et analyste se rencontrent en dehors des séances quand ils fréquentaient les mêmes milieux, en l'occurrence le groupe surréaliste. Toujours selon son biographe, Adrien Borel aurait communiqué à Bataille des clichés d'un supplice chinois, dit des cent morceaux, consistant dans le dépeçage d'un sujet vivant ; si j'ajoute que Bataille fut séminariste et qu'ils

figurèrent tous deux des prêtres au cinéma, on peut avancer qu'*Histoire de l'Œil* est à replacer dans une adresse à l'analyste, qui apparaît dans le récit sous les traits de Sir Edmond, et donc susceptible de lui montrer, sur le mode de l'acting-out, ce qui ne pouvait être dit ou ce qui ne pouvait être entendu, à savoir que quelque chose de l'ordre de l'omniprésence du regard choit. Cette omniprésence a probablement été surdéterminée par la cécité du père et sa conjonction avec la réminiscence de Bataille (mentionnée en lettres italiques dans son écrit) où il entend, prononcée avec « une voix de stentor » signant la résonance de l'inconscient, la phrase que je transcris ainsi pour en faire entendre l'effet : *ne pas cesser de piner ta mère pour satisfaire mon regard*, c'est-à-dire me le rendre. Cette formulation, parce qu'elle lie une injonction signifiante à l'objet a, ne laisse aucune ambiguïté sur le désir de l'Autre et dissipe l'énigme de son manque qui suscite l'écriture du fantasme. Elle abolit la dimension disjonctive de celui-ci et scelle la constitution du fétiche.

Dans ce temps pour conclure, si *Histoire de l'Œil* est lu comme une transcription des enjeux de la cure, Bataille et son analyste n'ont pu aller au-delà d'une exposition de ceux-ci. Enjeux que nous pouvons situer aujourd'hui dans le repérage de la constitution signifiante du fétiche, alors que celle-ci semble *a priori* ne relever que de circonstances historiques objectives. Celles-ci n'ont fourni que les éléments de figuration du manque de l'Autre qui est, avant tout, de structure, dans l'impossibilité du langage à dire le rapport sexuel. La détermination signifiante du fétiche ne donnerait que le sens donné à ce manque, aussi est-il requis que la fonction littérale en fasse valoir la contingence et la dimension de bord afin que l'omniprésence de l'œil n'éclipse plus le regard. Le fantasme alors se dévoilerait en lieu et place du scénario.

Je conclurai, provisoirement, cette réflexion par la reconnaissance de notre dette à l'égard de Georges Bataille qui nous a transmis un savoir sur ce qui, au-delà de l'obscénité, « inspire continuellement la nécessité » de l'acte pervers.

1. G. Bataille, *Histoire de l'Œil, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1970, p. 13-14.
2. *Ibid.*, p. 77.
3. *Ibid.*, p. 45.
4. *Ibid.*, p. 49.
5. *Ibid.*, p. 57.
6. *Ibid.*, p. 69.
7. *Ibid.*, p. 78.
8. *Ibid.*, p. 76.
9. *Ibid.*, p. 77.